

social... de l'époque appelée soviétique (de la révolution chinoise) et le caractère de la démocratie populaire présente ». Et le même G.-B. Erenburg eut aussi l'impudence de rappeler que « comme le prolétariat se trouve au pouvoir dès la première étape anti-impérialiste, antiféodale (de la révolution chinoise) ...il n'aura pas besoin de conquérir le pouvoir (truisme parfait !), de faire une nouvelle, une deuxième révolution pour passer au stade socialiste ».

Il est vrai que ce G.-B. Erenburg parle également d'un « long processus de transition graduelle » entre les deux « phases » de la révolution. Mais qu'importe. Qui voudrait lancer la pierre à ses revenants qui, tels les vieux bolcheviks de « L'Affaire Toulaev » se mettent tout à coup à parler franchement à la veille de leur arrestation, après s'être tus pendant 10 ans ? Nous espérons que les membres de l'Institut d'Etudes Orientales ne connaîtront pas le même sort que les vieux bolcheviks du roman de Victor Serge. Mais le lecteur admettra que leur cas est grave. Car s'ils n'ont pas cité Joseph Staline, ils ont cité un grand, un trop grand absent...

« La paysannerie est incapable de jouer un rôle politique indépendant ? Elle doit être dirigée par le prolétariat » ? Mais c'est la fameuse « sous-estimation de la paysannerie » qui était dénoncée dans des documents historiques d'une saveur inestimable, comme ce discours de Staline du 18 mai 1925, où l'on explique que « le bloc entre ouvriers et petite bourgeoisie dans un Parti unique (le Kuomintang) est nécessaire et rationnel pour la victoire de la révolution ». Les éléments de dictature du prolétariat présents « sous forme embryonnaire » ; le développement socialiste présent « en germe » dès le début de la solution des tâches démocratiques-bourgeoises ? Mais c'était « sauter par-dessus les étapes » de la révolution, ce qui était également dénoncé par le même « classique » de la science marxiste ! Le prolétariat a déjà conquis le pouvoir, détient déjà le pouvoir, dès le début de la solution des tâches démocratiques-bourgeoises de la révolution ? Nous ne pouvons en croire nos yeux. C'est pis que sous-estimer la paysannerie. C'est pis que sauter par-dessus les étapes. C'est de l'hérésie. Pis que de l'hérésie, c'est — presque ! — du trotskysme.

On dira peut-être qu'il s'agit de revenants rappelés à la vie par le caprice d'un quelconque bureaucrate de province. Erreur ! Nous ne généralisons pas un cas particulier. A la fin de l'an passé — quelques semaines après la session historique de l'Institut d'Etudes Orientales sans doute — un jeune auteur S.-M. Tchernilovski publia à la Maison d'Editions juridiques de l'U.R.S.S. un ouvrage intitulé « L'ordre étatique de la Révolution chinoise ». L'ouvrage fut imprimé à 100.000 exemplaires — n'oublions pas « l'immense intérêt » envers les problèmes de la révolution chinoise dont parlent les *Izvestia Akademii*, et répandit dans toute l'Union soviétique à 100.000 exemplaires l'idée incroyable que l'Etat chinois ne peut être considéré comme un Etat bourgeois d'un type spécial quelconque, puisque **simultanément** avec la solution des tâches démocratiques-bourgeoises cet Etat doit déjà commencer à entreprendre — de façon peu importante, naturellement ! — la solution de tâches **socialistes** ! V. Rogof, critiquant cet ouvrage dans le numéro du 27 janvier 1952 des *Izvestia* n'en croit pas ses yeux. En l'an 1952, vingt-cinq ans après la rédaction du « génial » ouvrage de Staline, « **Problèmes de la Révolution chinoise** », qui établit d'une façon si nette et si définitive, la différence, la séparation totale, dans le temps comme dans l'espace, des « deux phases de la révolution, la phase démocratique-bourgeoise, et la phase socialiste », vingt-cinq ans après que ces vérités éternelles aient été une fois pour toutes établies, on ose les nier, non à New-York, ou à Paris, ou à Belgrade, et même pas à Pékin, mais à Moscou même, jusque dans la Maison d'Editions juridiques de l'U.R.S.S. !

Et ce n'est pas tout. La *Pravda* se souvint de ce 25^e anniversaire des « **Problèmes de la Révolution chinoise** », écrites par Staline quinze jours après qu'il eut été trahi par son allié Tchang-Kaï-Chek, dont il avait personnellement garanti la fidélité devant le prolétariat russe et l'Internationale communiste. La *Pravda* eut l'idée malencontreuse de demander à un communiste chinois de fêter cet anniversaire. Le camarade Chen Po-ta, membre du Comité Central, s'exécuta de bonne grâce dans le numéro du 23 avril 1952. Il s'étendit naturellement un peu longuement sur la trahison « ignoble » des trotskystes et de Chen Dou-Siou, qui avaient comploté pour perdre la révolution chinoise avant même que celle-ci eut éclaté. Mais il eut l'impudence — ou faut-il dire la perfidie — de rappeler fort à propos, que dans son immortel ouvrage, véritable **guide** de la Révolution chinoise, Staline avait prédit que, contrairement à la Russie, en Chine la bourgeoisie, de par la primauté des tâches anti-impérialistes, etc., etc. « pourrait porter dans certaines circonstances et pour une certaine époque » (1) la révolution. C'est un argument-massue contre les trotskystes, après lequel il ne reste plus qu'à se taire. Le camarade Chen Po-ta, pour lequel les ouvriers et paysans chinois ont gagné le droit de parler, même à Moscou et dans la *Pravda*, ne se tait cependant pas, mais continue : « La politique du front national était correcte et nécessaire. Mais la bourgeoisie détruisit ce front par suite de

(1) Il aurait pu rappeler également que Staline, en 1938 — 11 ans après avril 1927 — disait dans **l'Histoire du P.C. (b) de l'U.R.S.S.** (p. 314) que le gouvernement de Tchang-Kaï-Chek avait « la volonté... de conduire la lutte pour la libération de la Chine jusqu'à ce que les envahisseurs soient complètement chassés du pays ».